

Carine Anselme **en tête à tête avec** *Caroline Lesire*



Caroline Lesire



Carine Anselme

À *elles* DÉPLOYÉES

Où sont les femmes ? Ô combien inspirantes, elles sont pourtant invisibilisées depuis l'Antiquité. Caroline Lesire, coautrice de *Donne-moi des Elles* (1), nous accompagne à la découverte du matrimoine. Il est temps de rendre à Cléopâtre ce qui est à Cléopâtre... et à toutes les autres !

« On peut vivre dans le monde tel qu'il est, mais cela n'empêche pas de tout faire pour créer le monde tel qu'il devrait être. »

Quelle est votre définition du matrimoine ?

Il s'agit de notre héritage culturel au féminin : toutes les traces – malheureusement pour la plupart effacées – laissées par les femmes qui ont œuvré dans les lignées précédentes. Bien qu'elles représentent la moitié de la population, les femmes sont invisibilisées et quasi absentes de ce que l'on appelle classiquement le « patrimoine » de l'humanité. Or, de tous temps, elles ont inventé, pensé, écrit, peint et rayonné de tant de manières ! Notre ambition avec Donne-moi des Elles est de mettre en lumière des exemples inspirants qui nous serviront de tremplins vers plus de liberté.

Le vocable « matrimoine » existe-t-il ?

Avec ma coautrice, Alexandra Ughetto, sociologue et coach, nous connaissions ce mot, mais plutôt dans le domaine du féminisme, et nous avons précisément fait des recherches pour voir s'il existait en dehors de ce cadre. Résultat : il existe bel et bien, mais, tout comme on a effacé les contributions des femmes, on a également effacé le mot. Historiquement, l'Académie française a contribué à l'invisibilisation des femmes dans la langue française (ça n'a pas toujours été le cas, comme expliqué dans le livre), et jugeant, à une époque, que ce mot de « matrimoine » était désuet, en a effacé toute trace... Heureusement, des femmes se sont mises sur la piste de ces mots gommés, à l'instar de la chercheuse Aurore Évain qui a retrouvé la trace du mot « autrice » chez Charles Varlet (1635-1692), dit La Grange, un comédien de la troupe de Molière, qui l'utilise pour parler des premières femmes dramaturges. Ce

mot utilisé durant tout l'Ancien Régime a vu son usage cesser sous les pressions de l'Académie française. Une manière de pousser les femmes exerçant cette fonction à se sentir illégitimes.

Ne serait-ce pas ce sentiment d'illégitimité, inscrit dans nos cellules, qui nous pousse à la marge et nous contraint à en faire des tonnes lorsqu'il s'agit de prendre notre place ?

Évidemment ! Il ne suffit pas de vouloir (changer les choses, prendre la parole, atteindre l'égalité...), parce que nos conditionnements, eux, viennent de très loin. J'ai une posture militante, et je ne voulais pas que ce livre soit juste saupoudré de noms de femmes, car la situation est bien plus complexe et insidieuse ! Tout notre système éducatif participe de cette invisibilisation : il est démontré, études à l'appui, que dans les manuels de lecture d'école primaire, les femmes constituent seulement 40 % des personnages, mais elles représentent 70 % des personnes qui font la cuisine et le ménage... et seulement 3 % des personnages qui exercent un métier scientifique. Par conséquent, nous sommes toutes et tous tellement nourri.e.s de cet imaginaire et appauvri.e.s de références féminines que nous avons un continuum culturel énorme à déconstruire ! Dans le livre, nous utilisons à dessein l'écriture inclusive... visiblement non paramétrée dans nos traitements de texte ! Ce « langage non sexiste », comme l'appelle la chercheuse Éliane Viennot (puisque cela dépasse en fait l'écriture), cristallise les controverses et démontre que l'évolution de la langue française vers une réelle prise en compte des femmes et des hommes est un débat loin d'être pacifié.

Ne craignez-vous pas qu'on vous accuse d'alimenter un combat féministe de plus, au risque de brouiller les pistes et d'ajouter de la séparation à la séparation ?

Il s'agit d'un combat nécessaire ! Comme nous le partageons dans notre introduction, nous sommes par nature des êtres d'inspiration. Depuis l'enfance, nos pensées, nos comportements et nos choix sont le fruit de notre interprétation du monde. Comme le clame Michelle Obama : « On peut vivre dans le monde tel

qu'il est, mais cela n'empêche pas de tout faire pour créer le monde tel qu'il devrait être. » Or, rêver et créer un autre monde, en étant imprégné.e.s quasi exclusivement de modèles masculins, dans ce monde dessiné par les hommes pour les hommes, fait que, même pour les combats que nous menons, nous manquons de références. Car bien qu'engagées sur la voie du féminisme, nous avons réalisé, Alexandra et moi, que nous avons, nous aussi, beaucoup de croyances à déconstruire.

De quoi avez-vous ainsi pris conscience ?

Il nous a fallu, par exemple, des années pour réaliser que les rues de nos villes portent environ dix fois moins de noms de femmes que d'hommes. Que dans les livres ou sur les réseaux sociaux, les citations mises en exergue sont tirées dans leur grande majorité d'ouvrages écrits par des hommes. Et que, même si la prise de conscience est là et que les choses bougent, les rôles d'experts, d'écrivains, de peintres, de photographes, d'aventuriers, de cinéastes, d'architectes, de designers (etc.) se déclinent encore très majoritairement au masculin, tant dans les dictionnaires que sur la scène médiatique. Cette réalité culturelle genrée est si fortement et si inconsciemment ancrée en nous que nous n'avons même pas réalisé que nous manquons de femmes inspirantes et même d'un mot spécifique pour nommer cet héritage ! Notre plaidoyer est vraiment transversal : il ne s'agit pas de porter ce combat-ci plus qu'un autre, mais d'avoir, dans toutes nos actions, cette puce à l'oreille qui nous pousse à nous interroger : Qui cite-t-on ? Qui invite-t-on ? De qui parle-t-on ? Je me suis ainsi replongée dans les ouvrages réalisés par Émergences (2), où nous citons des personnalités et des phrases qui nous inspirent, et j'ai constaté qu'il s'agit quasi exclusivement de figures ou de citations masculines. Et c'est la même chose dans le cadre des personnes que nous invitons aux Journées Émergences, où les hommes sont surreprésentés, alors que notre public, lui, est majoritairement féminin. Il ne s'agit pas d'opposer les uns aux autres, car les hommes que nous citons et invitons sont passionnants. L'enjeu est de rééquilibrer les choses et de réaliser que l'invisibilité est toujours de mise.

De plus en plus de voix, féminines et masculines, s'élevèrent pour dire que le patriarcat n'incarne pas seulement la domination masculine, mais plus globalement cette tendance à asservir : la nature, la planète, les êtres...

Oui, et en ce sens, le master en études de genre que j'ai fait m'a permis de mieux appréhender le contexte de manière systémique et de comprendre la trame sous-jacente de nos conditionnements. Par exemple, l'idéal de la « mère », toujours d'actualité, est né pour des raisons pragmatiques et idéologiques dans la foulée de la Première Guerre mondiale. La nation avait besoin que les femmes fassent des enfants, donc il fallait glorifier le fait qu'elles soient de bonnes mères, de bonnes ménagères, aux petits soins pour leur mari, les excluant de facto de la vie politique et sociale.

Certain.e.s s'étonneront de retrouver dans le livre des personnalités masculines évoquant les femmes qui les inspirent : Sœur Emmanuelle pour Thierry Janssen, Ety Hillesum pour Frédéric Lenoir, Joanna Macy pour Ilios Kotsou...

En effet, nos invités sont pour moitié des hommes qui nous font entrevoir l'impact que ces femmes incroyables ont eu dans leur vie, car nous sommes convaincues que le chemin d'une humanité consciente et éveillée ne peut se faire qu'ensemble.

Sur un plan plus personnel, quelles figures féminines vous animent ?

Elles sont nombreuses à m'inspirer, mais l'une d'entre elles joue un rôle déterminant dans ma vie : il s'agit de Magda Hollander-Lafon, déportée à Auschwitz (3). J'ai eu la chance de la rencontrer, et ce qui m'a nourri le cœur à jamais, c'est sa capacité à pardonner. Quand elle confie, les yeux dans les yeux, que malgré toute l'horreur vécue, elle n'a pas de haine... (Silence.) Depuis, son regard m'accompagne et me guide lorsqu'il peut arriver, à la militante que je suis, d'avoir la haine face aux injustices du monde et du mal à pardonner. Il n'y a pas de place pour la haine, comme en témoignent nombre de personnes confrontées à l'extrême, à l'image des attentats.

« La solution est avant tout de *PARLER* des femmes. Car changer notre récit, c'est changer le monde. Ce combat ne doit pas être réservé aux femmes. »

Dans votre livre, vous soulignez également l'importance des rôles modèles féminins, notamment pour sortir du déterminisme social et trouver sa vocation...

En effet, le rôle modèle agit comme une figure d'identification et permet de se projeter vers l'avant. Pour jouer ce rôle, nul besoin d'héroïnes – même si, bien sûr, elles peuvent aussi susciter des vocations. Des recherches ont ainsi montré qu'avoir une enseignante femme dans des matières scientifiques améliore à la fois le niveau des étudiantes dans ces matières et la probabilité qu'elles poursuivent des études en sciences. Entre autres exemples, le chercheur Thomas Breda et ses collègues ont observé que l'intervention de femmes scientifiques auprès de 20 000 étudiant.e.s en classes de seconde

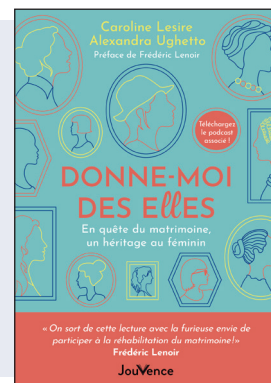
et de terminale S de lycées franciliens réduisait la prévalence de stéréotypes chez les garçons comme chez les filles (4). Il a également observé un regain d'intérêt pour les sciences et une augmentation de 20 % de la probabilité de s'inscrire dans une filière scientifique chez les jeunes filles.

Puisque les conditionnements ont la peau dure, quelles solutions proposez-vous pour changer cette donne antédiluvienne et rendre visible ce matrimoine ?

C'est un vaste sujet ! La solution est avant tout de *PARLER* des femmes. Car changer notre récit, c'est changer le monde. Ce combat ne doit pas être réservé aux femmes. C'est aussi pour cette raison que nous avons invité des hommes dans ce projet. Sur un plan concret, nous avons référencé, à la fin de notre ouvrage, des associations belges, françaises et suisses qui œuvrent pour la visibilité des femmes dans bien des domaines : architecture, presse, art, audiovisuel, sport, entreprise, lutte contre les attitudes sexistes et le harcèlement, etc. Par exemple, le magazine engagé Tchika informe les filles de 7 à 12 ans, loin des classiques conseils « beauté » et « mode », et les aide à développer leur estime de soi avec des portraits de modèles positifs de femmes d'hier et d'aujourd'hui, des articles intelligents mais pas barbants sur l'écologie, la science, les arts, etc. C'est une manière de « contaminer » peu à peu notre imaginaire, pour les générations à venir !

Pour aller plus loin (1)

Donne-moi des Elles. En quête du matrimoine, un héritage au féminin, Caroline Lesire et Alexandra Ughetto, préface de Frédéric Lenoir (éd. Jouvence, 2022). Un triptyque est au service de ce projet : le livre, une rencontre mensuelle en podcast (à télécharger dans le livre) et des conférences. Voir www.donnemoideselles.com



(2) Caroline Lesire a cocréé l'association Émergences avec Ilios Kotsou, dont les activités se situent au croisement des domaines de la connaissance de soi et de l'engagement citoyen et écologique.

(3) À lire : Quatre petits bouts de pain, Magda Hollander-Lafon (Le Livre de Poche).

(4) Breda Th., Grenet J., Monnet M., van Effenterre C., « Do Female Role Models Reduce The Gender Gap in Science? Evidence from French High Schools », *papier de recherche*, 2021.